Entre anthropologie et communication, interroger l'intérieur des sciences

Philippe Hert
Centre Norbert Elias, UMR 8562, CNRS/EHESS/AMU/UAPV

Résumé : Quels liens entre le courant d'anthropologie des sciences et le questionnement sur les enjeux épistémologiques de la vulgarisation scientifique ? Qu'est-ce qui définit l'intérieur des sciences ? Ces questions abordées par Baudouin Jurdant permettent d'éclairer comment son cheminement intellectuel a posé des liens entre domaines des sciences sociales et des sciences, et plus largement avec d'autres espaces de questionnement social

Mots-clés : sciences et société, savoirs, parole, écriture, vulgarisation scientifique.

Ce texte écrit en 1983, « Pour un questionnement anthropologique de la modernité », se situe à un moment où l'anthropologie a opéré un mouvement de retour chez elle (à considérer qu'elle soit effectivement véritablement partie), et commence à interroger la modernité en son cœur, et non plus seulement les traditions qui y subsistent. Si elle s'intéresse à l'altérité dans toutes ses formes, et par conséquent à la manière dont se fabriquent des frontières, qu'elles soient culturelles, sociales, géographiques, identitaires, voire cognitives, il devenait inévitable qu'elle questionne alors la place des sciences et des techniques dans nos sociétés. Baudouin Jurdant mentionne ce courant de recherche naissant alors au sein du champ STS, l'anthropologie des sciences, qui a produit un ensemble précieux d'enquêtes de terrain au cœur des laboratoires, avec des temps de présence long, pour vivre le quotidien de la recherche, à partir des travaux initiaux de Bruno Latour, Karin Knorr, et d'autres devenus des classiques. Il le fait en connaissance de cause : le GERSULP, qu'il a longtemps dirigé, a également participé à ce mouvement, produisant des enquêtes – au CERN notamment – et des thèses appuyées sur des terrains multiples dans les laboratoires de l'Université Louis Pasteur, Université de Sciences accueillant ce laboratoire étudiant les sciences.

L'anthropologie des sciences s'est donc emparée empiriquement de la question de ce qu'est l'intérieur des sciences. Si cette séparation entre l'intérieur et l'extérieur des sciences ne tient plus à partir du moment où l'extérieur investit les laboratoires pour

y voir les frontières disparaitre les unes après les autres, et si cette différence entre le savoir scientifique et les autres savoirs ne peut plus tenir au nom d'une prétendue extériorité des sciences d'avec le social, l'écart existant néanmoins ne peut pas se ramener à de simples rapports de force lié à la légitimité plus ou moins grande de celui qui parle. Il y est alors moins question de rapports de forces aux frontières que des raisons mêmes d'un monde différent du monde quotidien. Cet écart n'est pas que sociologique, il est également épistémique. Comme le souligne cet article, les sciences construisent une extériorité par une volonté d'absence de point de vue et pour avoir « prise » sur les objets qu'elle se donne à étudier. Et les sciences sociales font de même, sauf qu'elles ne peuvent tenir jusqu'au bout cette position sans s'interroger sur le sens même de cette « objectivation ».

En ce sens, le questionnement sur les sciences, issu du champ STS, nourrit le questionnement anthropologique plus global : non pas pour plaquer les enjeux culturels, sociaux, matériels, et *in fine* les questions d'inégalités, de pouvoir et de domination, ou de légitimité, sur les sciences, mais – et c'est à mon avis un apport essentiel de ce texte – pour mettre en dialogue les sciences entre elles, et les sciences en société. Ici, l'enjeu porte moins sur comment les sciences produisent socialement leur légitimité, que sur le sens de cette séparation entre l'intérieur et l'extérieur des sciences.

On retrouve ici l'optique des travaux de Baudouin Jurdant sur l'écriture et sur la vulgarisation scientifique, où il y est également question d'une autre distinction, au-delà de l'intérieur et l'extérieur des sciences – celle entre parole et écriture. Ce travail de mise à distance, avec l'objet et avec le point de vue, en sciences et également SHS, bien que selon des voies différentes, passe par l'écriture. L'écriture en tant que pratique matérielle de mise à distance de l'énonciation et de l'énoncé, par sa stabilité même, permet de créer à la fois une extériorité, un point de vue détaché des points de vue particuliers, une objectivation et une emprise sur les énoncés se référant au réel.

Or c'est précisément la position du scientifique telle qu'elle est attendue dans l'espace médiatique, et telle que la vulgarisation scientifique l'a construite. On voit comment l'analyse des *enjeux épistémologiques de la vulgarisation scientifique* rejoint la nécessité de comprendre la *vie de laboratoire*. Dans le laboratoire, avec ses collègues, le chercheur peut s'autoriser une parole hésitante, incertaine. Cette différence d'avec l'image publique du chercheur repose peut-être moins sur les murs du laboratoire qui poseraient une frontière matérielle entre ce qui peut être dit à l'intérieur des sciences (comme si la vraie science n'existait qu'entre ces murs) et à l'extérieur, dans l'espace public profane, que sur une autre différence. Baudouin Jurdant nous dit que celle-ci serait davantage à chercher dans ce que l'écriture fait à la parole, et en quoi la parole impose un questionnement vivant, et comme il le dit ici, un « sens à conquérir en permanence » et une « créativité socio-culturelle dont personne ne peut se prétendre maître sans risquer de l'étouffer ».

Un certain nombre de conséquences découlent de cette hypothèse, qui, je dois dire, a constitué pour moi une stimulation intellectuelle importante, et une manière d'aborder la place des sciences dans nos sociétés qui les placent à un autre endroit que celui du progrès d'un côté, des rapports de force de l'autre. Que serait une science qui repose sur la parole, une science dans la parole ? Cette question est plus qu'une posture

théorique pour lui, car en un sens il a également incarné cette importance donnée à la parole, ce qui pourrait sembler paradoxal pour un chercheur qui s'intéresse autant à l'écriture. Incarner un renoncement, au moins partiel, à l'écrit ne peut s'entendre dans la pratique d'un chercheur qu'à condition de se fonder sur les conséquences de ce rapport à l'écriture et à la parole dans les sciences et dans les sciences sociales. L'approche anthropologique de la modernité, si elle prend en compte ce que cette différence fait au savoir, a alors besoin de se fonder sur une exigence de sens et de pertinence, que la parole peut porter, et non pas sur une extériorité du savoir et de l'objet, pour pouvoir interroger les sciences de là.

Comment mettre en œuvre cette approche ? Il s'agit peut-être de prendre la parole, dans différents espaces universitaires ou non, non pas au nom d'un statut mais au nom d'un questionnement vivant. Pour le dire autrement, il s'agirait là d'une forme de communication des savoirs qui dépasse les biais de la vulgarisation scientifique, c'est à dire de la dépossession de sa propre ignorance, et de l'expression d'une image conventionnelle de la science qui produit un blocage de la parole. Cette approche de la communication des savoirs m'a largement guidé dans l'apprentissage de mon métier d'enseignant-chercheur. Ce qui a motivé mon désir d'enseigner a peut-être été avant tout l'enseignement oral de Baudouin Jurdant dont j'ai pu bénéficier, non pas par volonté d'imitation mais parce que je sentais que ces paroles nourrissaient auprès de son auditoire un désir vivant de savoir.

De là, je voudrais porter le questionnement un peu plus loin. Étudier les sciences à partir de cette différence, c'est interroger également comment fonctionne cette différence à l'intérieur même des SHS et à partir de ce qu'elles énoncent sur les sciences et sur elles-mêmes. Ce questionnement trouve facilement un relais au sein de l'anthropologie, habituée à des positions réflexives sur sa propre démarche : interroger la place du chercheur sur son terrain, questionner comment le chercheur est pris par son terrain, comment sa propre histoire (intérieure) interfère avec l'interprétation (extérieure) de ce qu'il voit, entend et comprend de son terrain, interroger l'écriture finalisée à partir de son carnet de terrain et sa restitution, enfin interroger ce que le corps du chercheur fait à son terrain sur le plan phénoménologique et éthique… Ce sont là autant de questions qui pourraient sembler secondaires (et narcissiques) par rapport à ce qui serait essentiel à la discipline (étude des cultures, des altérités, de la production des inégalités, etc.). Mais si l'on prend en compte la question du rapport à la parole et à l'écriture vis-à-vis des savoirs, on voit que loin d'être triviales elles sont au contraire essentielles à la compréhension de la démarche en sciences sociales, du point de vue des enjeux éthiques et du sens que portent les sciences dans nos sociétés. Par extension, ce questionnement réflexif en sciences sociales touche également les sciences, depuis que notre compréhension des sciences, grâce aux SHS, montre leurs interdépendances avec *toutes* nos questions de sociétés. Si les sciences sont tentées de revendiquer leur autonomie, les SHS les ramènent au cœur du social, à partir du moment où elles s'interrogent sur le rapport à l'énonciation et aux énoncés qu'elles produisent. Et plus encore, dans un mouvement de devenir écrit de nos relations sociales, avec le Web, cette place de la parole, en sciences ou ailleurs, n'a pas fini de nous interroger. On voit là enfin, ce qu'une approche communicationnelle des sciences peut apporter à la démarche réflexive dans les sciences et les sciences sociales.

Toutes ces questions ne peuvent manquer de convoquer l'espace de discours que l'on se donne, en tant que chercheurs, dans et pour alimenter l'espace social de discussion, à partir d'une posture qui ne se limite pas à une place de chercheur, mais qui accepte la prise de parole, avec ce qu'elle implique d'écart et donc de remise en question de ce qui a été énoncé auparavant et ailleurs. Autrement dit, que pouvons-nous dire de l'endroit où nous sommes, non pas en tant que sociologues, anthropologues, spécialistes des SIC, mais en tant qu'acteurs sociaux soucieux de cette différence entre ce que nous sommes amenés à écrire sur des phénomènes sociaux (dont les sciences) dans l'espace médiatique de la publication, et la parole que nous pouvons soutenir face à d'autres qui nous questionnent sur ce que nous faisons, que ce soit en colloque, dans le quotidien avec des collègues ou amis, mais aussi dans d'autres espaces, associatifs ou numériques...

La proposition de Baudouin Jurdant débouche sur la question de l'existence d'un endroit d'énonciation qui interroge cette altérité radicale de et dans la parole. Si je suis l'auditeur de mes propres paroles au moment même où je parle, je participe donc de la réception de la parole et à l'être de cette parole qui existe par le fait d'être partagée. Cette posture, à l'opposé de ce que la vulgarisation scientifique donne à voir comme représentations de la science, est celle d'une volonté de mise en dialogue des savoirs, de mise en dialogue des sciences en société, mais aussi de mise en dialogue des sciences avec les SHS, en dehors d'une place d'autorité et d'acquis établis, mais à partir d'une connaissance de ce que font la parole et l'écriture aux savoirs vivants. C'est un grand chantier, et nous n'en avons pas fini. Nous n'en aurons peut-être jamais fini, car justement la parole a pour vocation d'être toujours renouvelée, en lien avec l'ici et maintenant de son énonciation.

Pour cela il faut donner une place à l'incertitude dans les sciences : pas dans les sciences écrites, ce n'est peut-être pas possible, mais dans la manière de parler sciences. L'étude des controverses a constitué une voie d'étude des sciences qui a été très riche et bénéfique au développement du champ STS, permettant de montrer un regard interne sur l'extériorité que présentent les sciences face aux enjeux sociaux. L'aventure du GERSULP à Strasbourg a voulu poursuivre cette voie par un dialogue des sciences, par une parole partagée dans le quotidien de la recherche. Si ce qui se dit dans le labo sort parfois difficilement du labo, trop d'enjeux sont présents, proposer une analyse des sciences, non pas à partir des objets des sciences, qui font les controverses, mais à partir de ce que chacun expérimente de l'extériorité construite par les sciences, d'où qu'il parle, voilà un programme politique, citoyen et scientifique, qui reste à incarner.